BREDA-STREET

4° Pro. gall. 205 t/8

OU

UN ANGE DÉCHU

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

DE MM. CLAIRVILLE, MOREAU ET SIRAUDIN,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 12 Avril 1849.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHARLOT	MM. AMBROISE.
GEORGES	DESBIRONS.
LE BARON DE SAINT-ILDEFONSE, 50 ans, neveu d'Arthur	LECOURT.
CARLOTTA, lorette	Mmes DOCHE.
GRAINDOR, lorette	C. BADER.
DENISE, ouvrière	CONSTANCE.
ANAÏS, lorette	CHATEAUFORT.
ZÉLIE, lorette	VALENTIN.
LOULOUTE, lorette	CLARY.
ROSINE, femme de chambre chez Carlotta	JEANNE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un appartement meublé avec élégance; porte au fond; portes latérales; divan à gauche, table à droite.

SCENE PREMIERE.

DENISE, ROSINE*.

ROSINE. Que veut Madame?

DENISE. Mademoiselle Carlotta.

ROSINE. Madame est sortie en ce moment...

DENISE. Cela me contrarie... j'ai besoin de la voir aujourd'hui même.

ROSINE. Peut-être que si Mademoiselle voulait se donner la peine de repasser.

DENISE. Oui... je reviendrai... plus tard... seulement prévenez Madame.

ROSINE. Aussitôt qu'elle sera rentrée. (*Denise sort.*)

SCENE II.

ROSINE, *puis* CARLOTTA.

ROSINE. Une note à payer, sans doute... Ces petites ouvrières... ça a toujours besoin d'argent.

CARLOTTA, *entrant par la gauche**. Vous êtes seule, Rosine... je croyais avoir entendu.

ROSINE. C'était cette ouvrière en dentelles qui vient de temps en temps.

CARLOTTA. Denise...

ROSINE. Je lui ai dit que Madame était sortie.

CARLOTTA. Vous avez eu tort.

ROSINE. Madame a sans doute oublié qu'elle attend ce matin mademoiselle Graindor et mademoiselle Anaïs.

CARLOTTA. C'est égal !.. il fallait me prévenir.

ROSINE. Elle reviendra aujourd'hui même.

CARLOTTA. A la bonne heure... n'oubliez pas que j'y suis toujours pour elle.

ROSINE. C'est bien... Madame. (*Elle s'éloigne.*)

CARLOTTA. Bonne Denise... elle m'apportait sans doute une lettre de mon parrain... Il y a longtemps qu'il ne m'a écrit... il est peut-être fâché que je l'aie détourné de venir me voir à Paris... lui, qui m'a élevée, et qui m'aime comme son enfant. Oh! s'il savait... quel chagrin il aurait... Mais ne songeons pas à cela.

* Rosine, Carlotta, Denise.

* Carlotta, Rosine.

Digitized by Google

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, ANAIS*.

ANAÏS. Me voilà.

CARLOTTA. C'est bien ! je t'attendais. Rosine, laissez-nous

ROSINE. Oui, Madame... Ah ! j'oubliais... il est aussi venu ce jeune homme, vous savez... M. Arthur... il reviendra.

CARLOTTA. Je n'y suis pas ; vous ne laisserez entrer que mademoiselle Graindor. (*Rosine sort.*)

ANAÏS. Tu reçois donc toujours des jeunes gens qui se nomment Arthur.

CARLOTTA. C'est ce petit jeune homme que je t'ai fait voir un jour à l'orchestre de la salle lyrique... il connaît des journalistes, des directeurs ; il avait promis de m'être utile.

ANAÏS. Ne donne donc pas là-dedans, ma chère Carlotta.

Air : *Adieu, je vous fuis.*

Je connais ces petits farceurs,
Ils disent aux jeunes artistes
Qu'ils connaissent les directeurs,
Qu'ils connaissent les journalistes.

CARLOTTA.

Mais que gagnent-ils à cela ?

ANAÏS.

Ils se donnent avec jactance,
Toutes ces connaissances-là
Pour faire notre connaissance.

Ton M. Arthur est de ce nombre... D'abord, tu sauras qu'il ne se nomme pas Arthur... on ne se nomme plus Arthur... Mais, voyons, pourquoi m'as-tu fait venir ?

CARLOTTA. Pour te prier de me rendre un service.

ANAÏS. Parle.

CARLOTTA. J'attends aussi la petite Graindor... tu sais.

ANAÏS. Oui, oui... que j'ai surnommée la Mère j'en suis.

CARLOTTA. Tiens... pourquoi cela donc ?

ANAÏS. Parce que lorsqu'il est question devant elle de bal, de spectacles, de courses, de parties quelconques, elle répond toujours : J'en suis !.. Ah ! et puis elle a un autre tic, c'est d'évacuer des proverbes à dévaliser la nomenclature du grand Salomon ou de Sancho Pança ; seulement elle les estropie toujours.

CARLOTTA. N'importe... elle nous sera utile.

ANAÏS. S'agirait-il d'un complot ?

SCENE IV.

LES MÊMES, GRAINDOR**.

GRAINDOR. J'en suis !

ANAÏS. Quand je te le disais.

GRAINDOR.

Air : *la Clé.*

J'en suis,
J'en suis,
J'en suis,
C'est ma devise
Et je l'ai prise,
Pour le plaisir et pour l'amour,
Pour la guinguette et pour Véfour.
Aimer, voilà mon caractère,
Ce caractère est un peu fou,
Que l'amour soit millionnaire,
Ou que l'amour n'ait pas le sou.
J'en suis,
J'en suis,
De tout je suis,
Partout j'en suis,
Toujours j'en suis.
Parle-t-on devant moi campagne,
Stalles de loge ou de balcon,
Perdrix truffées, bordeaux, champagne,
Je dis, que l'on m'invite ou non,
J'en suis, etc.

CARLOTTA*. Te tairas-tu ? je vous ai fait venir toutes les deux pour m'aider à écrire une lettre que j'ai déjà recommencée dix fois ; mais ce que j'ai à dire est si difficile...

GRAINDOR. Oh ! les lettres, ça me connaît... A qui faut-il écrire ?

CARLOTTA. A M. de Néris.

GRAINDOR. A ton Almanzor ?

ANAÏS. Son Almanzor !

GRAINDOR. Je dis Almanzor, pour varier, autrefois on appelait cette classe d'individus des *cocardeau*, aujourd'hui on dit des Almanzors... Continue...

CARLOTTA. Je veux lui écrire.

ANAÏS. Puisque tu le vois tous les jours...

GRAINDOR. Je comprends... vous êtes fâchés... c'est pour lui dire de revenir.

CARLOTTA. Au contraire, c'est pour le prier de cesser désormais ses visites.

ANAÏS. Tu le congédies ?

GRAINDOR. Prends garde, ma petite, tu vas faire des bêtises. M. de Néris n'est pas beau, mais il est riche !

Air *du Piége.*

Tu devrais te faire assurer
Une maison, une petite rente,
Car le moyen de se faire adorer,
C'est de se montrer exigeante.

ANAÏS.

A la beauté qu'il couvrit de bijoux,
Un protecteur, bien rarement renonce.

* Anaïs, Carlotta, Rosine,
** Anaïs, Graindor, Carlotta.

* Anaïs, Carlotta, Graindor.

Digitized by Google

GRAINDOR.

Les hommes sont comme les clous
Pour les fixer, il faut qu'on les enfonce.

ANAÏS. Le baron est puissant, c'est lui qui t'a fait une position... dans le monde.

CARLOTTA. Tout ce que vous pouvez me dire ou rien, ce sera la même chose... je suis décidée.

GRAINDOR. Mais pourquoi?

CARLOTTA. Ça va vous étonner... parce que je ne suis pas heureuse, parce qu'au milieu de ces plaisirs, de ce luxe qui m'entoure, j'éprouve comme un remords.

ANAÏS. Un remords!

GRAINDOR. Tiens, c'est drôle..

ANAÏS. Mais, après que tu auras congédié ton baron, qu'est-ce que tu feras?

CARLOTTA. Je vendrai ce mobilier, ces bijoux qui me sont inutiles; je prendrai un appartement modeste, et, si je ne puis vivre de mon travail, eh bien! je retournerai au pays.

ANAÏS. En voilà, une idée, je n'en profiterai pas.

GRAINDOR. Heureusement qu'elle s'ennuiera... *l'ennui porte conseil.*

ROSINE, *entrant.* Madame!

CARLOTTA. Qui a sonné?

ROSINE. C'est un Monsieur qui est déjà venu hier, mais en apprenant que Madame n'était pas seule, il vient de partir.

CARLOTTA. Que me veut-il? son nom?

ROSINE. Il ne me l'a pas dit... je sais seulement qu'il arrive de Nantes.

CARLOTTA. De Nantes!.. s'il revenait...

ROSINE. Il reviendra dans une heure.

CARLOTTA. Vous le ferez entrer.

ROSINE. Oui, Madame.

CARLOTTA. Si je n'étais pas seule, qu'il attende dans le boudoir.

ROSINE. Il suffit. (*Rosine sort.*)

SCÈNE V.

CARLOTTA, ANAIS, GRAINDOR *.

CARLOTTA, *à elle-même.* Il vient de Nantes!

ANAÏS, *l'interrompant.* Qu'as-tu donc? tu es tout émue.

GRAINDOR. C'est vrai.

CARLOTTA. Non, mais à cette ville se rattache une histoire que je ne veux pas vous raconter, vous vous moqueriez de moi.

GRAINDOR. Pourquoi donc?

ANAÏS. Dis-nous donc vite ce que c'est, voyons.

CARLOTTA. Eh bien! vous vous rappelez, l'année dernière, un souper où il y avait le beau Léon d'Embrun.

* Graindor, Carlotta, Anaïs.

ANAÏS. Qui s'était même vanté de nous amener une jeune fille charmante, une perle introuvable.

GRAINDOR. Qu'à telle enseigne il a trouvée dénichée.

CARLOTTA. Précisément! J'étais dans un de mes bons moments; touchée du sort de cette pauvre enfant qu'il allait perdre, je me rendis le lendemain matin dans sa mansarde.

ANAÏS Ah bah!

CARLOTTA. Ah! quelle misère! pas de meubles! un vrai grabat! et, au milieu de ça, une belle jeune fille, naïve et candide... comme je l'étais.

ANAÏS. Comme nous l'étions.

GRAINDOR. Quand nous l'étions!

CARLOTTA. Cette pauvre enfant travaillait du matin au soir pour soutenir sa vieille mère infirme.

ANAÏS. Bonne fille!

GRAINDOR. *L'oisiveté est la mère des tournevis.*

CARLOTTA. Et comme son travail ne suffisait pas et que son courage était à bout... sa vertu allait céder aux promesses du beau Léon.

GRAINDOR. Le gueux!

CARLOTTA. J'arrivai à temps pour la sauver.

ANAÏS. Toi?

CARLOTTA. Oui, moi! Je lui avouai qui j'étais, je lui peignis cette existence de luxe et de honte où sa faute l'entraînerait, comme j'avais été moi-même entraînée.

GRAINDOR. Et moi, donc! c'est aussi l'entraînement qui m'a été fatal... continue.

CARLOTTA. A cette époque, heureusement j'étais en fonds, et grâce à quelque argent que je la forçai d'accepter, je la mis à même, ainsi que sa vieille mère, de partir pour Nantes, leur pays.

Air de *Mademoiselle Garcins.*

Depuis ce jour, je suis heureuse et fière,
Ce souvenir me console souvent.
Et je me dis: à cette pauvre mère
J'ai conservé l'honneur de son enfant;
Tous ces dangers dont je l'ai préservée,
Vinrent un jour m'arrêter en chemin,
Comme elle, aussi, j'aurais été sauvée
Si dans ma chute on m'eût tendu la main.
Personne, hélas! ne m'a tendu la main.

ANAÏS. Eh bien, c'est un beau trait, parole d'honneur.

CARLOTTA. Vous ne vous moquez pas de moi?

GRAINDOR. Par exemple!.. C'est-à-dire que je voudrais que ça pût m'arriver.

CARLOTTA. Et ma lettre, que nous oublions.

ANAÏS. A nous trois, ça ne sera pas difficile.

GRAINDOR. Comme dit le gouvernement dans ses affiches: *l'ognon fait la force.*

CARLOTTA. Je vous laisse ensemble; je ne veux pas qu'il me retrouve ici *.

* Carlotta, Graindor, Anaïs.

Digitized by Google

GRAINDOR. Ah ! que je te prévienne : Zélie et Louloute vont venir nous chercher, Anaïs et moi ; je leur ai dit qu'elles nous trouveraient ici.

CARLOTTA. Zélie, qui doit débuter au Vaudeville ?

GRAINDOR. Juste. Elle vient de signer son engagement ; aussi nous paie-t-elle à déjeuner à la *Maison-d'Or*. C'est pour cela qu'elles viennent nous chercher.

ANAÏS. Et Louloute ?

GRAINDOR. Louloute, en voilà, une sainte Nitouche.

Air : *Comme il m'aimait.*

Qu'est-ce que c'est qu' ça,
Je n' sais pas, j' n'entends pas, j'ignore,
Qu'est-ce que c'est qu' ça
Elle ne sort jamais de là.
Ne me parlez pas d'une pécore
Qui connaît tout et d'mande encore
Qu'est-ce que c'est que ça.

CARLOTTA. Si ces demoiselles veulent me trouver, qu'elles se hâtent, car je ne serai bientôt plus ici. Dépêchez-vous d'écrire ma lettre. Je reviens. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

GRAINDOR, ANAÏS*.

ANAÏS. Graindor, mets-toi là et écris. Tu dois savoir te servir d'une plume, toi, la fille d'un homme de lettres... en plein vent.

GRAINDOR, *se mettant à table*. Ce n'est pas une raison ; toi, qui es la fille d'un artilleur, tu ne saurais pas te servir d'un canon.

ANAÏS. Y es-tu ?

GRAINDOR. J'en suis ; non, j'y suis.

ANAÏS. Comment lui dire ?..

GRAINDOR. Tu es embarrassée ?... Ne m'interromps pas ; je vais te tourner ça à la papa : (*Ecrivant.*) « Monsieur, une demoiselle qui... se respecte... »

ANAÏS. Tu écris demozelle... comme le département... Tu oublies un y grec.

GRAINDOR. Je vais peut-être finir mademoiselle par un y grec ?

ANAÏS. Et non ! c'est après l'o... m... o... y...

GRAINDOR. S... e... se... ça ferait Moïse.

ANAÏS. Elle est propre, ton orthographe !

GRAINDOR. C'est possible que ça ne soit pas la vôtre, Mademoiselle, mais c'est la mienne... D'abord, il y a deux orthographes ..

ANAÏS. Oui, la bonne et la mauvaise.

GRAINDOR. Chaque pays a la sienne... J'ai été élevée rue Copeau... j'ai l'orthographe de la rue Copeau, quoi !

ANAÏS. Continuons.

GRAINDOR. « Qui se respecte... ne doit pas souffrir plus de quinze mois... les visites d'un baron... qui ne parle pas de l'épouser... »

ANAÏS. A la rigueur, vous le devez... Mets-lui ça... (*Dictant.*) « A la... très grande rigueur, vous le devez... »

GRAINDOR, *répétant*. Devez...

ANAÏS. Il n'en faut qu'un.

GRAINDOR. A quoi ?

ANAÏS. *A deuvez.*

GRAINDOR. Ah bien ! en voilà une forte... j'écrirais *deuvez* avec un seul, de v ?.. C'est comme l'autre jour, que tu m'as fait écrire poulet avec une l.

ANAÏS. Eh bien ?

GRAINDOR. J'ai consulté papa, qui m'a dit qu'on écrivait un poulet avec deux l... deux poulets avec quatre l... trois poulets avec six l... et ainsi de suite.

ANAÏS. Mais alors, on remplirait une lettre rien qu'avec des ailes de poulets. Continue.

GRAINDOR, *relisant et écrivant*. « Vous le devez... je romps donc... »

ANAÏS, *étonnée*. Je romps donc !..

GRAINDOR. Donc je romps... si tu aimes mieux... « Je quitte mon appartement, dans lequel je vous prie de ne plus mettre les pieds, avec lesquels j'ai l'honneur d'être... » Ça y est.

ZÉLIE, *en dehors*. Inutile de nous annoncer.

LOULOUTE. On nous attend.

GRAINDOR. Ah ! ces demoiselles... Zélie et Louloute.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ZÉLIE, LOULOUTE.

ZÉLIE. Tiens ! Carlotta n'est pas là ?

ANAÏS. Elle va revenir.

LOULOUTE*. Bonjour, Anaïs.

GRAINDOR. Eh bien ! Zélie, ton engagement ?

ZÉLIE. Paraphé... Un engagement superbe !.. deux mille francs la première année, trois mois de congé, dix francs de feux.

GRAINDOR. Mazette !.. On te donne des feux... Tu n'avais pourtant pas besoin de ça.

ANAÏS. Et Louloute pense-t-elle à s'engager aussi ?

LOULOUTE. S'engager ? qu'est-ce que c'est que ça ?

GRAINDOR. Là ! qu'est-ce que je disais ?

ANAÏS, *à Zélie*. Et crois-tu débuter bientôt ?

ZÉLIE. Dans huit jours, je dois jouer l'Amour dans une revue.

LOULOUTE. Ah ! ça m'irait, moi, l'amour.

GRAINDOR. Ah ! l'amour t'irait !.. Tu sais donc ce que c'est que ça.

LOULOUTE. Tiens, qu'est-ce qui ne sait pas ce que c'est que l'Amour ? C'est un petit enfant qui a des ailes et un carquois.

* Anaïs, Louloutte, Zélie, Graindor.

Digitized by Google

GRAINDOR. As-tu fini!

ZÉLIE. Ah! Mesdames, nous faisons une loterie en faveur de Noémie.

ANAÏS. Elle est donc toujours malade?

ZÉLIE. Plus malade que jamais... et dans une débine...

GRAINDOR. Démocratique et sociale.

ANAÏS. Nous donnerons toutes.

GRAINDOR. Et plutôt deux fois qu'une...

ANAÏS.

Air nouveau de M. Montaubry.

Jeunes et bonnes filles
Sans amis sans familles,
En dépit des jaloux
Ameutés contre nous.
En dépit des bégueules
Ici nous régnons seules
Et moins par nos attraits
Que par tous nos bienfaits
Oui, toujours,
Nos amours
Sont heureux,
Généreux.
Humaines et secourables
Douces et charitables
Dieu nous créa
Pour le quartier Bréda!

REPRISE ENSEMBLE.

Oui, toujours
Nos amours, etc.

GRAINDOR.

En temps de République
Quand par la politique
Le monde est attristé
Rendons-lui sa gaieté.
Au malheureux qui prie
Pour faire aimer la vie,
De bon cœur nous donnons
Tout ce que nous avons.
Car toujours
Nos amours, etc.

REPRISE DE ENSEMBLE.

Oui toujours, etc.

ZÉLIE. Ah ça! Mesdemoiselles, je vous préviens que toutes ces dissertations me creusent l'estomac.

LOULOUTE. Et le déjeuner, qui nous attend.

GRAINDOR. Déjeuner... j'en suis.

ZÉLIE. C'est moi qui régale, j'ai un crédit de quinze cents francs à la *Maison-d'Or*.

ANAÏS. A-t-elle une chance!

ZÉLIE. Et non seulement je me nourris dans cet établissement, mais encore... j'y fais venir ma marchande de modes, mon cordonnier, dont je fais acquitter les factures dans le susdit local.

GRAINDOR. *Bonnet de soie qui mal y pense.*

SCENE VIII.

LES MÊMES, CARLOTTA.

CARLOTTA. Ah! ces demoiselles...

LOULOUTE ET ZÉLIE. Bonjour, Carlotta.

ZÉLIE. Viens-tu avec nous?

CARLOTTA. Où donc?

ZÉLIE. A la *Maison-d'Or*.

CARLOTTA. Impossible.

GRAINDOR. En ce cas, partons sans elle; tiens, Carlotta, voilà ta lettre, et nous, Mesdames, en route... comme dit c't autre : *Il faut battre son frère pendant qu'il est chauve.*

ZÉLIE.

Air du *Lutin de la prairie.*

Allons à la *Maison-d'Or*,
Ce restaurant par excellence
Rien jusqu'à ce jour, en France,
N'a pu l'éclipser encor.

CARLOTTA.

Oui, tu dois voir sa cuisine
D'un très bon œil, j'imagine.

GRAINDOR.

Elle la voit, mes enfants,
D'un œil... de quinze cents francs.

ENSEMBLE.

Allons à la *Maison-d'Or*, etc.

SCENE IX.

CARLOTTA, *seule, qui a lu pendant le chœur.* Qu'ai-je lu? oh! je n'enverrai pas cette lettre, je croyais ces dames plus fortes... et qu'est-il besoin de tant de ménagements?.. Ce billet que j'avais préparé, ne dit-il pas tout ce qu'il doit dire : que je ne veux plus le voir, que je veux être libre... Allons, du courage. (*Elle sonne, Rosine paraît.*) Cette lettre à l'hôtel de M. le Baron.

ROSINE. Oui, Madame.

CARLOTTA.

Air de *Marguerite* (Val d'Andorre.)

J'ai brisé mon esclavage
Et là j'entends murmurer
Une voix qui dit : courage,
Tu peux encore espérer.
Courage, courage, (*bis.*)
Mais c'est peut-être l'indigence,
Eh bien! mon cœur en sera fier;
Elle est préférable, je pense,
A ce luxe payé si cher.
Oh! la sagesse, je le gage,
C'est le bonheur, puisque rien
Que le désir d'être sage,
Déja me fait tant de bien;
Oh! oui, soyons sage,
Puisque ça fait tant de bien.

Digitized by Google

SCENE X.

CARLOTTA, LE BARON.

LE BARON. Ah! ma chère amie, je vous trouve...

CARLOTTA, *à part*. C'est lui!

LE BARON. Mais qu'avez-vous donc ce matin?

CARLOTTA *. Moi... rien.

LE BARON. Vous êtes triste.

CARLOTTA. Dites-moi, Monsieur, vous ne venez pas de votre hôtel?

LE BARON. Non, pourquoi cela?

CARLOTTA. C'est que... je vous ai écrit.

LE BARON. Vous?..

CARLOTTA. Oui.

LE BARON. Tiens... et peut-on savoir?

CARLOTTA. Vous le verrez... en rentrant chez vous.

LE BARON. Je m'en doute bien un peu... un caprice, une fantaisie nouvelle que vous n'osez pas m'avouer.

CARLOTTA. Non, monsieur le baron.

LE BARON. Mais alors... je ne vois pas trop...

CARLOTTA. Ce que je puis avoir à vous dire, c'est juste.

LE BARON. Que vous manque-t-il?

CARLOTTA. Oh! rien... quand une femme a comme moi un hôtel, une voiture, des diamants.

LE BARON. Une loge à l'Opéra.

CARLOTTA. Une loge à l'Opéra... elle doit nécessairement être heureuse.

LE BARON. Il me semble en effet...

CARLOTTA. Vous ne comprenez pas qu'elle puisse désirer autre chose.

LE BARON. J'avoue franchement que je ne sais pas...

CARLOTTA. Oh! c'est bien, monsieur le Baron.

LE BARON.

Air du *Partage des richesses*.

Attendez donc... je trouverai peut-être,
Votre désir est d'avance le mien
Quoi que ce soit, je puis vous le promettre
Car je suis riche, et je n'épargne rien...
Je cherche encore...

CARLOTTA.

Peine inutile à prendre!
A quoi bon chercher maintenant.
(*A part.*)
Quand il faudrait un cœur pour me comprendre,
Pour me comprendre il n'a que de l'argent.

LE BARON. Ah! j'ai trouvé.

CARLOTTA. Vraiment!

LE BARON. Vous avez raison de m'en vouloir, je vous en parle hier, et je ne vous l'envoie pas ce matin... c'est impardonnable!

CARLOTTA. Quoi donc?

LE BARON. Eh! parbleu! ce cachemire.

CARLOTTA. Un cachemire!

* Le baron, Carlotta.

LE BARON. Avant une heure je vous l'apporte.

Air de *Daranda*.

ENSEMBLE.

Pardonnez-moi ma négligence extrême,
Votre désir sera bientôt rempli!
Et de ce pas, je vais aller moi-même
Sans nul retard réparer cet oubli.

CARLOTTA.

En ce moment, ma souffrance est extrême,
Que de mon cœur, le désir soit rempli!
Pour ce passé dont je rougis moi-même
Dans le travail sachons trouver l'oubli.

(*Le baron sort.*)

SCÈNE XI.

CARLOTTA, *puis* DENISE.

CARLOTTA. Quelle affreuse contrainte... Oh! non, je ne puis vivre longtemps ainsi.

DENISE. Mademoiselle!

CARLOTTA. Denise!

DENISE. Carlotta! (*Elles s'embrassent.*)

CARLOTTA. Chère petite, je voulais aller vous voir, mais je craignais...

DENISE. Quoi donc?

CARLOTTA. Oh! je le sens bien, je suis maintenant une étrangère pour vous.

DENISE. Charlotte!

CARLOTTA, *s'attendrissant*. Charlotte!.. oh! quand je vous entends m'appeler ainsi... quand je vous vois, Denise!.. Si vous saviez combien je regrette ce temps où, pauvres ouvrières toutes les deux, nous étions Charlotte et Denise l'une pour l'autre... Nous ne nous disions pas *vous* alors... Oh! j'ai tort, je le sens, de vous rappeler ce temps-là, car maintenant la simple ouvrière ose à peine venir chez moi, de peur de se compromettre.

DENISE. Oh!

CARLOTTA. Et devant le monde elle a raison de lui dire *vous*... mais quand nous sommes seules, toutes les deux.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Comme autrefois, avec franchise,
De nos deux cœurs laissons parler la voix;
Recommençons, bonne Denise,
A nous aimer comme autrefois.

DENISE.

Recommencer! ah! quel affreux blasphème!

CARLOTTA.

Hein, que dis-tu?

DENISE.

Que pour recommencer
Il eût d'abord fallu cesser.
(*Lui tendant la main.*)
Et mon cœur est toujours le même,
Mon cœur sera toujours le même.

Digitized by Google

CARLOTTA. Bien vrai ?

DENISE. Eh! mon Dieu ! je n'ai pas le droit de te blâmer... tu rêvais une réputation, une fortune au théâtre... et tu as quitté notre simple mansarde où nous vivions heureuses... mais pauvres... il fallait du courage pour travailler comme nous le faisions du matin jusqu'au soir.

CARLOTTA. J'aurais dû l'avoir ce courage que tu as eu toi-même.

DENISE. Oh! moi, vois-tu, Charlotte, c'est différent si j'ai résisté à toutes les séductions de luxe et de plaisirs auxquels tu t'es laissée prendre... c'est que j'avais là... un amour...

CARLOTTA. Ah! tu aimes... tu es bien heureuse.

DENISE. Un ami d'enfance... parti depuis longtemps...

Air de *Madame Favart.*

Partant pour un lointain voyage,
Il m'avait dit, rempli d'effroi,
Je te laisse tranquille et sage,
Je reviendrai; mais veille bien sur toi.
Avec orgueil je me disais sans cesse,
Quelle sera sa joie à son retour,
Et le secret de ma sagesse
Fut le secret de mon amour.

CARLOTTA. Et puis tu as une famille, toi; un père, une mère, tandis que moi... je n'ai que mon pauvre parrain qui m'a élevée.

DENISE. Ton parrain! tu sais qu'il est ici!

CARLOTTA. Comment?

DENISE. A Paris.

CARLOTTA. Que dis-tu? à Paris... et moi qui l'ai trompé... moi qui lui ai écrit que j'avais une position brilliante... que j'étais mariée... mais il va venir...

DENISE. Sans doute... c'est ce qui fait que je suis accourue... d'abord, il est descendu chez moi où tu demeurais, et pour gagner du temps, je lui ai fait un mensonge... en l'envoyant à une de tes anciennes demeures.

CARLOTTA. Ah! merci... mais que lui dirais-je? (*Bruit au dehors.*)

DENISE, *prêtant l'oreille.* Écoute!

CARLOTTA. Qu'est-ce donc?

ROSINE, *en dehors.* Mais on vous dit que vous ne pouvez pas entrer comme ça chez Madame!

CHARLOT, *en dehors.* Mais puisque je suis...

CARLOTTA, *tremblante.* Lui!.. Denise!..

DENISE. Allons! du courage, je reste là.

SCENE XII.

LES MÊMES, ROSINE, CHARLOT*.

ROSINE, *entrant.* Madame...

CHARLOT, *se précipitant.* Elle! ma Charlotte!

CARLOTTA, *l'embrassant.* Parrain!

* Rosine, Charlot, Carlotta, Denise.

CHARLOT. Qu'est-ce qu'elle me disait donc que tu n'étais pas visible... il me semble pourtant que je te vois...

ROSINE. Mais, Monsieur, ma consigne...

Air : *Le curé de Pomponne.*

Quoi pas visible... ah! cré coquin!
Je me ferai connaître,
Songe que je suis son parrain,
Et que je l'ai vu naître.
Et quand on me la présenta
Beaucoup plus accessible,
Ce n'était pas comme ça :
Ce jour-là,
Elle était très visible.

ROSINE, *à part, à Carlotta.* Madame, ce monsieur de Nantes est revenu, il attend là... dans le boudoir.

CARLOTTA. C'est bien!.. plus tard... laissez-nous.

CHARLOT. Oui, laissez-nous.

ROSINE. Suffit, Monsieur. (*Elle sort.*)

CHARLOT. Car devant tes gens ça te gêne peut-être, n'est-ce pas? Quand on est devenu riche, on n'ose pas toujours avouer qu'on a pour parrain, un bonhomme de paysan.

CARLOTTA. Oh! parrain, pouvez-vous croire.

CHARLOT. A la bonne heure!.. je te retrouve brave fille... (*L'embrassant.*) Encore! encore!.. Hein?.. il y a si longtemps que je n'ai embrassé ces jolies joues-là... mon enfant! tu ne rougis donc pas de...

CARLOTTA. Oh!..

Air de *Votre bonté généreuse.*

Rougir de vous... quelle affreuse pensée
Mais puis-je donc oublier un seul jour
Que, sans parents, moi, pauvre delaissée,
Je n'ai jamais connu que votre amour.
Pour mon respect un titre doit suffire :
A mon berceau, c'est vous que je voyais.
De qui reçut notre premier sourire
Mon cœur me dit qu'on ne rougit jamais.

CHARLOT. Ma Charlotte!

CARLOTTA. Et vous avez donc absolument voulu voir Paris?

CHARLOT. Paris? c'est-à-dire toi, toi seule; depuis cinq ans que tu as quitté le pays.

CARLOTTA, *à elle-même.* Pourquoi l'ai-je quitté?

CHARLOT. Dame, parce que je n'étais pas riche... et puis nous n'étions pas toujours d'accord à ton sujet avec ma femme, et alors t'as voulu venir à Paris, mais ça t'a réussi, car t'a fait ton chemin... et joliment, je dis... (*Regardant dans le salon.*) C'est cossu chez toi*, t'es bien nippée. Moi qui croyais de trouver chez mademoiselle Denise où je t'adressais mes lettres. (*A Denise.*) Ce n'est pas

* Carlotta, Charlot, Denise.

Digitized by Google

que ce ne soit pas bien aussi chez vous, Mams'elle; un petit ménage en noyer lustré, propret... A propos de ça vous êtes une farceuse, vous, mademoiselle Denise.

DENISE. Moi, monsieur Charlot?

CHARLOT. Oui, oui, vous avec vot' petit air; mais je vois ce que c'est, vous vouliez avoir le temps de prévenir Charlotte et c'est pour ça que vous m'avez envoyé faire une promenade qui m'aurait bien tenu jusqu'à demain.

DENISE, *à part*. Il prend bien la chose.

CHARLOT. Je m'en vas à l'adresse que vous m'aviez donnée, je demande mademoiselle Charlotte... déménagée, qu'on répond... Allez-vous-en Cité Trévise... Mademoiselle Charlotte, s'il vous plaît?.. déménagée... Je me disais en moi-même : ma Charlotte a du vif-argent dans les meubles. On m'indique la rue de Buffaut où j'arrive... Mademoiselle Charlotte, s'il vous plaît?.. Connais pas... J'allais m'en aller, quand une jeune fille, un beau brin de fille, ma foi!.. qui se tenait au fond de la loge du portier, s'approche de moi en disant : ne faites pas attention, le portier n'est qu'un serin, c'est mon père, mais allez rue de la Boule-Rouge, 48, et vous demanderez... Charlotte?.. du tout.

CARLOTTA. C'est vrai, mon parrain, je porte à présent...

CHARLOT. Le nom de ton mari, rien n'est plus simple... j'arrive ici, je te demande, je te trouve, et me voilà.

CARLOTTA. Bon parrain!

CHARLOT. Mais c'est égal, c'est drôle tout de même de déménager si souvent; tiens, je l' disais à cette jeune fille qui m'avait donné ta véritable adresse... eh bien! sais-tu ce qu'elle m'a répondu?

Air du *Charlatanisme*.

Faut pas qu' ça vous étonn', mon vieux,
Dans la capitale à toute heure
Comme elles changent d'amoureux
Les filles changent de demeure.
A ces mots, confus et surpris,
J' m'écrie : Ah! ma filleule est sage :
C'est une vertu, que j' lui dis,
Mais ell' me répond qu'à Paris,
C'est la vertu qui déménage.

Quel pays cocasse! on n'y fait rien comme ailleurs; enfin, maintenant que je t'ai vue, que je t'ai embrassée, présente-moi...

CARLOTTA. A qui?

CHARLOT. A ton mari, à M. Carlotta.

CARLOTTA, *à Denise*. Que dire? (*Haut.*) Il vient de sortir.

CHARLOT. J'entends du bruit, c'est peut-être lui qui rentre.

CARLOTTA, *à part*. Anaïs!

SCÈNE XIII.

CARLOTTA, DENISE, CHARLOT, ANAIS, GRAINDOR, ZÉLIE, LOULOUTE.

ANAÏS*. Nous revoilà, ma chatte.

GRAINDOR. Et tu as eu tort de ne pas venir avec nous.

CARLOTTA, *à Denise*. Occupe mon parrain.

LOULOUTE. Nous avons joliment gobichonné, va!

CHARLOT. Gobichonné!

GRAINDOR. Tu n'as pas besoin de le dire, *à bon vin, pas d'empeigne*.

CARLOTTA, *leur montrant Charlot*. Taisez-vous donc!

ZÉLIE. Quel est ce Monsieur?

CARLOTTA, *à ses amies*. Mon parrain! Tenez-vous mieux.

CHARLOT. Quelles sont ces dames?

CARLOTTA. Ce sont quatre de mes amies.

ANAÏS. Oh! il faut la faire mousser.

GRAINDOR. J'en suis. (*Présentant Anaïs.*) La comtesse Anaïs de Radiska, veuve de plusieurs chevaliers polonais.

CARLOTTA, *à part*. Que vont-elles dire?

ANAÏS. Mademoiselle Bigarotti Graindor.

GRAINDOR. Fille d'un homme de lettres et cousine de Carlotta. (*A part.*) Ça me pose.

CHARLOT. Comment, sa cousine? elle n'en a jamais eue.

CARLOTTA, *à Graindor*. Maladroite! (*A Charlot.*) Une cousine de mon mari.

CHARLOT. Ah! oui, c'est juste.

GRAINDOR. Il la croit mariée.

ZÉLIE. Qui est-ce qui ne l'est pas un peu?

LE BARON, *en dehors*. C'est bien, c'est bon!

CARLOTTA. Le baron!

GRAINDOR. Son Almanzor.

LOULOUTE. Almanzor... qu'est-ce que c'est que ça?

GRAINDOR. Va te promener.

SCENE XIV.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON, *entrant vivement*. Regardez-moi ça et faisons la paix. (*Il déploie un châle que prend Anaïs et qu'elle examine, entourée de Zélie, de Louloute et de Graindor.*)

DENISE, *à part*. Pauvre Charlotte!

ANAÏS, *prenant le châle*. Un châle!.. qu'il est joli...

LE BARON, *regardant Charlot*. Quel est cet homme?

* Anaïs, Zélie, Louloute, Graindor, *se tiennent au fond*, Charlot, Denise.

** Prend le n° 5.

Digitized by Google

CHARLOT, *regardant le baron.* Est-ce que c'est là son mari?

DENISE, *bas au baron* *. Le parrain de Carlotta, pas un mot devant lui.

GRAINDOR, *regardant le châle qu'elle a déployé pendant ce temps.* Un thibet pure race, ma chère.

ANAÏS. Plus que ça de *chic.*

CHARLOT. Chic.

GRAINDOR. Ah! pour un châle *rup*, voilà un châle *rup.*

CHARLOT. Rup.

LOULOUTE. Rup, qu'est-ce que c'est que ça?

GRAINDOR. Tu nous ennuies.

LE BARON, *à Charlot.* Enchanté, mon brave homme, de voir le parrain de ma nièce.

CARLOTTA. Oh!

CHARLOT. Votre nièce?.. Permettez, Monsieur, il faudrait pour cela qu'elle eût un oncle.

GRAINDOR. Qui est-ce qui n'en a pas?

CARLOTTA, *à Charlot.* Je vais vous expliquer.

CHARLOT. Mais non, que je suis bête!.. Allons, Monsieur est encore un parent de ton mari?..

LE BARON, *vivement.* De son mari? quel mari?

CHARLOT. Comment? lequel!

CARLOTTA. Je suis perdue.

DENISE, *au baron.* De grâce, taisez-vous, Monsieur.

LE BARON, *à lui-même.* Qui trompe-t-on ici?

CHARLOT, *voyant le trouble de Carlotta.* Charlotte!..

* Denise, le Baron, Carlotta, Charlot, *les autres autour de la table.*

CARLOTTA, *à part.* Que devenir?

CHARLOT. Tu m'as écrit que tu étais mariée.

GRAINDOR, *à part.* Elle aura collé le parrain.

CHARLOT. Eh bien! ce mari.

Air nouveau de M. Montaubry.

Réponds, où donc ce mari peut-il être,
Pourquoi vous troublez-vous ainsi?
Qu'attendez-vous pour le faire connaître,
Ce mari,

GEORGES, *sortant tête nue du cabinet de gauche.*
C'est moi!

DENISE.
Georges!

TOUS.
Lui.

SCENE XV.

LES MÊMES, GEORGES, ROSINE.

GEORGES, *à Carlotta.*
Embrasse-moi, ma chère amie,

CHARLOT.
Mon filleul!

GEORGES.
Un parrain, vraiment.

ENSEMBLE.

CHARLOT ET GEORGES.
Pas d'étiquette, je vous prie,
Embrassons-nous tout simplement.

LES AUTRES.
Serait-ce une plaisanterie?
Quel singulier événement!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

MÊME DÉCORATION.

SCENE PREMIERE.

DENISE, *seule.* Lui, Georges! c'était lui, quel était son projet? N'a-t-il voulu que venir au secours de Carlotta... oui, mais avait-il un motif... comment se trouvait-il chez elle?.. Georges m'oublier!.. Georges infidèle. Oh! non, c'est impossible!

SCENE II.

CARLOTTA, DENISE.

CARLOTTA. Ah!.. Denise.

DENISE. Je viens savoir où tu en es avec ton parrain...

CARLOTTA. Mon parrain? c'est l'homme le plus heureux du monde; il est en ce moment avec ces demoiselles qui lui font voir tout Paris.

DENISE. Et il ne se doute?..

CARLOTTA. De rien... le brave homme!.. et pourtant je me reproche de le tromper ainsi... lui si bon, si confiant.

DENISE, *embarrassée.* Mais... ton... ton mari...

CARLOTTA. Mon mari... En voilà un qui m'est tombé des nues je ne sais comment!

DENISE. Mais tu le connaissais depuis longtemps...

CARLOTTA. Moi... je l'ai vu hier pour la première fois.

DENISE. Ah! comment cela?..

CARLOTTA. Ce Monsieur... arrivait de Nantes... il avait à me parler... Rosine l'a fait attendre dans ce boudoir qui donne dans un salon... il a tout entendu, il a vu dans quel embarras je me trouvais... et il est entré... en disant: le mari de Madame, c'est moi...

Digitized by Google

DENISE, *à part.* Ah! je respire... (*Haut.*) Mais depuis...

CARLOTTA. Depuis je ne l'ai pas revu... il m'a dit en me quittant qu'il reviendrait... aujourd'hui. J'entends sonner, c'est sans doute lui...

DENISE. Oh! je te laisse... (*A part.*) Je ne veux pas qu'il me voie!

CARLOTTA. Ah! le petit escalier par ici... Ne m'abandonne pas... ma bonne Denise... J'ai besoin que tu sois ici quand mon parrain reviendra... guette son arrivée et ne le quitte pas... tu me le promets...

DENISE. Oui... (*Denise sort à gauche.*)

SCÈNE III.

CARLOTTA, ROSINE, *puis* GEORGES.

CARLOTTA, *sonnant.* Qui a sonné?

ROSINE. C'est le mari de Madame.

CARLOTTA. Mon mari... c'est curieux!

ROSINE, *à part.* Drôle de mari tout de même qui demande si sa femme est visible...

CARLOTTA. C'est bien, fais-le entrer, et laisse-nous...

ROSINE. Oui, Madame. (*Elle fait entrer Georges et sort.*)

GEORGES, *saluant*. Madame!

CARLOTTA. Monsieur! (*A part.*) Tiens, je ne l'avais pas regardé hier, mais il est très bien, mon mari.

GEORGES, *à part.* Elle est jolie!

CARLOTTA. Monsieur, je n'ai pas oublié le service inespéré que vous m'avez rendu hier; mais, comme je ne sais pas faire de phrases, moi, (*Lui tendant la main.*) Touchez là, que je vous en remercie du fond de mon cœur.

GEORGES. Mon Dieu, Madame...

CARLOTTA. Quel bonheur, Monsieur, que vous ayez été ici dans ce boudoir, d'où vous avez tout entendu.

GEORGES. Vous me pardonnerez, je l'espère, cette indiscrétion.

CARLOTTA. Vous la pardonner!

GEORGES Quand vous saurez surtout qu'elle n'a fait que précipiter une détermination mûrement arrêtée d'avance.

CARLOTTA. Plaît-il?

GEORGES. Je veux dire que lorsque je me suis présenté chez vous, dès la première fois, c'était avec l'intention de vous prier de vouloir bien m'accepter pour époux.

CARLOTTA, *stupéfaite.* Pour... époux? En voici bien d'une autre!

GEORGES. Veuillez excuser la brusquerie d'une pareille démarche, mais je suis marin...

CARLOTTA. Ah!

* Georges, Carlotta.

GEORGES. Et comme il est dans mes habitudes d'aller franchement au but, j'espère que vous voudrez bien en agir de même avec moi.

CARLOTTA. Il y aurait de l'ingratitude. (*A part.*) Ah ça! mais ça devient piquant.

GEORGES. Ainsi donc vous acceptez mon nom et la fortune que je vous offre?

CARLOTTA. Son nom!.. sa fortune!..

GEORGES. Eh bien! Madame?

CARLOTTA. Mon Dieu, Monsieur, veuillez excuser une surprise bien naturelle... Hier, vous avez vu avec quel bonheur j'ai accueilli vos paroles...

GEORGES. Oui, mais, aujourd'hui, mes paroles ne vous font pas le même effet.

CARLOTTA. Monsieur, une pareille proposition ne peut être sérieuse... Sans me connaître...

GEORGES. Et qui vous dit, Madame, que je ne vous connaisse pas?..

CARLOTTA. Mais votre offre elle-même, Monsieur. Tenez, vous m'avez rendu un trop grand service, et vous me paraissez un trop galant homme... pour que je veuille vous tromper.

GEORGES. Je le sais; aussi suis-je certain que vous ne me tromperez pas.

CARLOTTA. Oh! non, Monsieur, et si j'avais le bonheur de posséder un mari.

GEORGES. Il ne dépend que de vous.

CARLOTTA. Mais, Monsieur, c'est que... (*A elle-même.*) Mon Dieu!.. avouer!.. (*Haut.*) C'est que vous-même... vous ne voudriez pas... plus tard... avoir à rougir de votre choix?

GEORGES. Rougir de vous, Madame, et pourquoi donc?

CARLOTTA, *à part.* Ce monsieur est très embarrassant. (*Haut.*) Cependant, je vous dois un aveu.

GEORGES. Un aveu? parlez.

CARLOTTA. J'aime la dépense.

GEORGES. J'ai de la fortune.

CARLOTTA. Les fêtes, les plaisirs.

GEORGES. Très bien.

Air : *Quand il commande à la victoire.*

CARLOTTA.

Mais j'ai, dit-on, un affreux caractère,

GEORGES.

De vos regards la douceur vous dément!

CARLOTTA.

Je suis coquette... et même un peu légère...

GEORGES.

Tant mieux, morbleu! c'est un défaut charmant!

CARLOTTA.

J'aime les bals...

GEORGES.

Je veux vous y conduire...

CARLOTTA.

Et la toilette...

GEORGES.

Oh! tout cela me va!

CARLOTTA.

En vérité, je n'ose plus rien dire,

Digitized by Google

Et cependant puis-je m'arrêter là!

GEORGES.

Vos qualités je les admire,
Et vos défauts je les aime déjà!

CARLOTTA. Il faut pourtant que je vous avoue...

GEORGES. Ne m'avouez rien, c'est inutile ; je ne viens pas ici vous demander des renseignements, je viens vous demander votre main.

CARLOTTA. Mais j'ai ma probité à moi... et je vous dois compte...

GEORGES. Est-ce de votre passé que vous voulez parler? Je n'en veux rien savoir.

CARLOTTA. Mais...

GEORGES. Ainsi donc, Madame, voilà qui est parfaitement entendu : tant que votre parrain sera ici, je serai votre mari, de nom, jusqu'à ce que les publications légales me permettent...

CARLOTTA, *à elle-même*. Mais, non, c'est un rêve.

GEORGES. Et puisque j'ai votre consentement, je vais de ce pas à la mairie.

CARLOTTA, *l'arrêtant*. Monsieur... mais c'est que vous ignorez mon nom... car celui de Carlotta...

GEORGES. Veut dire Charlotte.

CARLOTTA, *confuse*. Vous savez...

GEORGES. Votre nom, et je vais...

CARLOTTA. Pardon, Monsieur... mais le vôtre... je ne le sais pas...

GEORGES. Ah! cela est juste, c'est bien le moins que vous sachiez aussi... Je m'appelle Georges.

CARLOTTA. Georges, tout simplement?..

GEORGES. J'en ai bien un autre, mais fort insignifiant... Appelez-moi Georges... Adieu donc... à bientôt.

CARLOTTA. Georges!..

SCENE IV.

CARLOTTA, ANAIS, GRAINDOR*.

(*Georges sort ; Anaïs et Graindor se croisent dans le fond avec lui et se confondent en salutations.*)

ANAÏS, *saluant*. Monsieur!

GRAINDOR, *de même*. Monsieur! dis donc, c'est ton époux!

CARLOTTA. Lui-même!

GRAINDOR. Il t'a tirée d'un fameux pétrin en se donnant pour ton mari.

CARLOTTA.

Air : *Je l'aime d'un amour timide* (de Céline).

Je pourrais l'épouser peut-être...

ANAÏS.

Quoi! tu voudrais te marier?

CARLOTTA.

Mais l'épouser sans le connaître,

ANAÏS.

Que dirait-on dans le quartier?

GRAINDOR.

De ce quartier sois moins jalouse,
Pour surmonter les embarras.
C'est là surtout que l'on épouse
Les maris qu'on ne connaît pas.

ANAÏS. A-t-elle une chance, cette Carlotta! ça ne m'arriverait pas, à moi.

GRAINDOR. Tiens, pourquoi donc? le soleil *cuit* pour tout le monde.

ANAÏS. En voilà un de jobard.

GRAINDOR. Le soleil?

ANAÏS. Non, ce jeune Monsieur.

CARLOTTA. Pourquoi donc? je lui ai tout avoué.

GRAINDOR. Eh bien! t'as fait là une fière boulette.

CARLOTTA. Au contraire, car si tu savais comme il a paru touché. Oh! je l'aimerai peut-être un jour.

GRAINDOR. A ce prix-là, je l'adorerais tout de suite, moi.

CARLOTTA. Je serai si heureuse de n'avoir plus à tromper mon pauvre parrain!

ANAÏS. Qui a pourtant pas mal avalé toute ta famille improvisée... un oncle, un mari.

GRAINDOR. Mais à propos, ton parrain, nous ne t'avons pas encore dit...

ANAÏS. Il s'est égaré.

CARLOTTA. Comment?

GRAINDOR. Je ne sais pas comment, nous l'avons égaré au Jardin des Plantes.

ANAÏS. Et retrouvez donc un parrain dans le Jardin des Plantes!

GRAINDOR. Autant vaudrait chercher *une anguille dans une botte de foin.*

ANAÏS, *à elle-même*. C'est comme Louloute et Zélie, nous les avons perdues en même temps... c'est sûr qu'elles n'ont pas quitté ton parrain.

GRAINDOR. Zélie ne faisait que lui parler théâtre, et Louloute lui demandait à chaque instant : Qu'est-ce que c'est que ça? (*On entend rire au dehors.*)

ANAÏS. Qui nous arrive?

CARLOTTA. C'est lui, c'est mon parrain.

GRAINDOR. *En parlant du soleil, on en voit les crayons.*

SCENE V.

LES MÊMES, CHARLOT, ZÉLIE, LOULOUTE.

ZÉLIE. Ah! mais prenez donc garde, monsieur Charlot.

CHARLOT. Mais ce n'est pas ma faute, c'est Mademoiselle Louloute qui me lutine.

* Anaïs, Carlotta, Graindor,

Digitized by Google

LOULOUTE. Lutine! qu'est-ce que c'est que ça?

CHARLOT. C'est... ah! v'là ces demoiselles! eh bien! vous êtes gentilles, de nous avoir quittés comme ça.

GRAINDOR. Tiens, pardine, vous vous amusez à tenir des conversations avec la girafe.

CARLOTTA *. Eh bien! parrain, que dites-vous de la capitale?

CHARLOT. Ma foi, je ne sais pas ce que j'ai vu, nous avons ri, bavardé, couru comme des fous, nous avons acheté des gâteaux, nous avons fait manger les ours, les singes, les oiseaux. Et puis ces demoiselles qui mangeaient, cette petite-là surtout, devant tous les pâtissiers, elle me demandait : Qu'est-ce que c'est que ça?

LOULOUTE. C'était pour savoir.

GRAINDOR. Ah ça! Mesdames, nous déjeunons ensemble, c'est convenu.

ZÉLIE. Dans un quart d'heure, aux *Frères-Provençaux!*

LOULOUTE, *à Carlotta.* Et nous reviendrons te voir ensuite.

ANAÏS, *le saluant.* Mossieur!

GRAINDOR, *même jeu. Mossieur!*

LOULOUTE ET ZÉLIE, *même jeu.* Mossieur!

ENSEMBLE.

Air :

Sans adieu, nous reviendrons,
Mais le plaisir nous appelle,
Au plaisir on est fidèle
Dans l' quartier qu' nous habitons,

(*Elles sortent.*)

SCÈNE VI.

CARLOTTA, CHARLOT.

CHARLOT. C'est égal, elles sont un peu légères, tes amies.

CARLOTTA. Oh! dans le monde!

CHARLOT. Il est gentil, ton monde: la grande, ta comtesse de Bradiska ne parle que de manger, tandis que Madame de Bigarorti Graindor, ne fait qu'estropier des proverbes... puis l'une qui parle de comédie, l'autre qui demande qu'est-ce que c'est que ça, et toutes qui rient, qui jouent, qui sautent; il y en a une qui m'a embrassé.

CARLOTTA. Oh! elles ont si bon cœur!

CHARLOT. Pour ça, je ne dis pas non, elles n'ont fait que me régaler tout le long du boulevard. « Parrain, vous allez goûter de notre galette de Paris! cinq parts de deux sous à Monsieur! et une fois au Jardin des Plantes, ça a été une giboulée de petits gâteaux... toutes les bêtes en ont eu. C'est moi qui ai payé, j'en ai été pour neuf francs et quatorze sous! C'est alors que la comtesse Bradiska et ta cousine, Madame Bigaré, Bigaro, enfin son nom commence comme ça, ont rencontré des Messieurs avec de grandes barbes; nous étions arrêtés devant les singes. Et ces Messieurs leur disaient un tas de balivernes, pas aux singes, à ces demoiselles, qui se sont éloignées et nous ont perdu en causant avec les grandes barbes. C'est égal, elles sont un peu légères, tes amies; mais, parlons de ton mari.

CARLOTTA. Oh!

CHARLOT. De M. Carlotta. A la bonne heure, voilà un garçon qui me revient, je l'ai rencontré en arrivant...

CARLOTTA. Comment?

CHARLOT. Bonjour, parrain, qu'il m'a fait, vous ne m'en voulez pas de vous avoir quitté hier soir si brusquement? C'est qu'en ce moment j'ai des affaires qui m'empêchent de rester toujours avec ma femme.

CARLOTTA, *à part.* Oh! c'est bien à lui!

CHARLOT. Mais vous allez la trouver chez elle... Dites-lui qu'elle ait bien soin de vous et que je vais revenir. Et là-dessus ton Carlotta m'a donné une poignée de main! A la bonne heure, en voilà un mari! c'est franc, c'est rond comme moi.

CARLOTTA. N'est-ce pas, qu'il paraît bon?

CHARLOT. S'il paraît? tu dois le savoir mieux que moi, ma gaillarde, car tu es joliment tombée.

CARLOTTA. Oh! oui, vous dites vrai!

CHARLOT. Et dans le pays, quand je pense qu'ils faisaient un tas de fagots sur ton mariage.

CARLOTTA. Ah!

CHARLOT. Je ne l'ai pas dit ici, mais c'est ce qui m'a fait venir à Paris, vois-tu bien, parce que si je t'avais trouvée mariée... comme ils le disaient...

CARLOTTA. Parrain!

CHARLOT. C'est juste, qu'est-ce que je vais te parler de ça, ma Charlotte? (*L'embrassant.*) Tu es une digne et honnête femme, comme tu as été une brave et honnête fille, et je suis si heureux que j'en pleure, vois-tu? aussi, va, sois tranquille!

Air : *Les cinq codes.* (Ménage.)

Chez nous, j' vais crier à tu-tête,
Qu' tu log' dans un quartier connu,
Près Notre-Dame-de-Lorette,
Protectrice de la vertu.
C'est une sainte et toute notr' famille,
Sachant qu' tu d'meur' là, comprendra
Qu'on n' peut pas sans êtr' un' sainte fille
Rester dans ce voisinage-là!

CARLOTTA, *à part.* Oh! s'il savait...

CHARLOT. Quel plaisir de pouvoir leur dire là-bas : Vous n'êtes que des envieux et des mauvaises langues, car j'y suis allé, chez Charlotte, et j'ai vu son mari, M. Carlotta, et toute sa famille... son oncle, il est bien, son oncle...

* Louloute, Anaïs, Carlotta, Charlot, Graindor, Zéline.

Digitized by Google

CARLOTTA. Oui, mais je ne pense pas que vous le revoyez, car il vient de me faire dire qu'il était parti en voyage.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE BARON.

CHARLOT. Comme ça, subito! tiens, tant pis! (*Voyant le baron.*)

LE BARON. Ah! bonjour, ma nièce.

CARLOTTA. Lui!

CHARLOT. Ah ça! qu'est-ce que tu me disais donc, toi?

LE BARON. Ça va bien, parrain?

CHARLOT *. Mais... vous êtes bien honnête, Monsieur Almanzor.

LE BARON. Hein?

CHARLOTTE. Oh! (*A Charlot.*) Il s'appelle M. de Néris, et non pas Almanzor.

CHARLOT. Tiens, moi, j'avais entendu...

CARLOTTA, *au baron.* J'avais dit à mon parrain que vous partiez.

LE BARON. Oui, c'était mon projet, mais...

CARLOTTA, *bas.* Vous partirez.

LE BARON, *de même.* Hein?

CHARLOT, *à Carlotta.* Qu'est-ce que vous avez donc?

CARLOTTA. Mon Dieu! je cherche à retenir mon oncle, qui veut absolument partir et qui venait nous faire ses adieux.

SCENE VIII.

LES MÊMES, ROSINE.

ROSINE. Madame, le déjeuner est servi.

CARLOTTA. Ah! allons, parrain, puisque Monsieur est pressé, ne le retenons pas et allons déjeuner.

CHARLOT. Tu as l'air de le renvoyer.

CARLOTTA. Moi, au contraire, ce cher oncle, je cherche à le retenir. (*Bas au baron.*) Mais, partez donc.

LE BARON. Des affaires... un voyage... (*Bas à Carlotta.*) Je reviendrai.

CHARLOT, *à part.* C'est drôle, il y a quelque chose là-dessous.

LE BARON. Adieu donc, ma chère nièce! au revoir, mon brave homme!

CHARLOT, *à part.* C'est singulier.

ENSEMBLE.

Air : *Fais vite ce que je t'ai dit.*

CHARLOT.

Un soupçon me trouble l'esprit,
Entre eux, pourquoi cette contrainte?
Ah! je sens qu'une vague crainte
M'ôte déjà tout appétit.

CARLOTTA.

Qu'aucun soupçon dans son esprit,
Ne vienne éveiller une crainte;
Moi, je le sens, cette contrainte
M'ôte déjà tout l'appétit.

LE BARON.

Un soupçon me trouble l'esprit,
Entre eux, pourquoi cette contrainte?
Je me sens une vague crainte
Et suis déjà tout interdit.

(*Ils rentrent.*)

* Le baron, Carlotta, Charlot.

SCENE IX.

LE BARON, *seul.*

Il faudra que j'aie une explication relativement à ce mari... Carlotta mariée... je n'en ai pas fermé l'œil de toute la nuit... mariée, elle, quand j'aurais été assez fou moi-même pour... Oui, je l'avoue, hier en recevant cette lettre sur laquelle il faudra bien qu'elle revienne, j'ai eu la singulière idée... (*Ici on entend la ritournelle de l'air suivant.*) Ce bruit... Oh! justement, voici ces demoiselles.

SCÈNE X.

LE BARON, GRAINDOR, ZÉLIE, LOULOUTE, *puis* CHARLOT *.

CHŒUR.

Air :

Tin, tin, jusqu'à demain
Répétons notre joyeux refrain.
Tin, tin, je suis en train
De rire et chanter jusqu'à demain.

ANAÏS.

Mesdames, en vérité,
J'aime la fraternité,
Quand mes frères aristos
Sont les *Frères-Provençaux.*

ENSEMBLE.

Tin, tin. etc.

GRAINDOR.

La Boul'-Roug' qui chang' de nom,
Devient le quartier Monthion,
Pourtant on n'a jamais pu
Y trouver des prix de vertu.

TOUTES.

Tin, tin, etc.

LE BARON. Quelle gaieté.

LOULOUTE. Tiens, c'est l'oncle.

GRAINDOR. Tiens, c'est Almanzor! (*Nouveaux rires.*)

LE BARON. Ah ça! qu'est-ce qu'ils ont donc tous à m'appeler Almanzor?

CHARLOT, *à part, en dehors.* Quel est ce bruit? les amies de Carlotta et son oncle.

(*Il écoute au fond.*)

* Louloute, Anaïs, Le baron, Graindor, Zélie.

Digitized by Google

ANAÏS. Tiens, il faut que nous vous disions notre pari.

LE BARON. Un pari... j'en suis!

ZÉLIE. Non, vous ne pouvez pas en être, il s'agit de séduire le parrain de Carlotta.

CHARLOT, *à part*. Hein?

GRAINDOR. Moi, j'ai déjà commencé, je l'ai embrassé ce matin.

ANAÏS. Ce pauvre cher homme!.. quelle pâte... lui en avons-nous fait avaler, dire qu'il croit que vous êtes son oncle, toi sa cousine... Ah!.. ah!..

TOUTES, *riant*. Ah! ah!

CHARLOT, *à part*. Oh! mon Dieu! mon Dieu!

LOULOUTE. Et moi donc, c'est moi qui l'ai drôlement pincé.

Air : *Comme il m'aimait.*

Qu'est-c' que c'est qu' ça. (*bis.*)
Lui demandais-je et, là sans rire,
Qu'est-c' que c'est qu' ça?
Les homm's aiment cett' phrase-là,
Mais bien qu'aimant à nous instruire
Ils ont rar'ment besoin d' nous dire
Qu'est-c' que c'est qu' ça?

CHARLOT, *à part*. Où suis-je?

GRAINDOR. A la bonne heure! voilà de la franchise. Vive le champagne pour nous délier la langue!

ANAÏS. C'est le champagne qui éclaire les nations.

GRAINDOR. Tenez, je voudrais que le parrain Charlot fût là, je m'y prendrais si bien, que je suis sûre qu'il me dirait...

CHARLOT, *bondissant*. Il vous dirait que vous êtes des infâmes!

TOUS. Le parrain!

SCENE XI.

LES MÊMES, GEORGES, *puis* CARLOTTA.

GEORGES. Eh! mais, quel bruit! que de monde rassemblé.

CHARLOT. Lui! (*Allant à Georges.*) La vérité, la vérité! Monsieur, il me la faut.

GEORGES, *entrant*: Que me voulez-vous?

CHARLOT. Je veux... je veux que vous me disiez que vous n'êtes pas le mari de Charlotte.

GEORGES, *troublé*. Il sait tout.

CHARLOT. Eh bien! Monsieur?

GEORGES. Qui a pu vous dire?

CHARLOT. Qui me l'a dit?..

CARLOTTA *, *entrant*. Que se passe-t-il?

CHARLOT. Qui me l'a dit! demandez-vous? Viens ici, malheureuse!

CARLOTTA. Parrain!

CHARLOT. Cet oncle, ce mari...

CARLOTTA. Je suis perdue.

* Louloute, Anaïs, Charlot, Carlotta, Georges, Denise, Graindor, Zélie.

CHARLOT. Tout cela n'était qu'une comédie, pour cacher votre désordre aux yeux d'un bon homme que l'on bafouait!

CARLOTTA. Parrain! pitié!

CHARLOT. Non, non, pas de pitié!.. pour une telle conduite!

GEORGES ET LE BARON. Monsieur!

CHARLOT. Que vouliez-vous, vous autres? n'êtes-vous pas heureux? car voilà votre ouvrage! une pauvre fille est venue à Paris, pure et innocente et vous.. vous lui avez offert le luxe en échange de sa pureté; la honte pour son innocence... et quand elle a succombé, n'êtes-vous pas glorieux d'avoir acheté sa réputation au poids de l'or?

LE BARON. Ah ça! mais c'est donc son vrai parrain?

CHARLOT. Eh! jouissez bien maintenant de son déshonneur qui est le vôtre... vous êtes tous des lâches, des misérables!

LE BARON. Monsieur, n'oubliez pas à qui vous parlez.

Air : *Je suis Français, mon pays avant tout.*

Sans doute j'ai tort de me plaindre,
Ce n'est pas moi qui vous f'rai peur;
Je le sais bien, vous n'avez rien à craindre,
Rien n' peut troubler votre bonheur,
Rien, excepté le cri de votre cœur.
Mais ce cri-là pouvez-vous le comprendre,
De certains cœurs parlent si bas, si bas,
Si l' vôtre ici ne se fait pas entendre,
Tenez, Monsieur, c'est que vous n'en avez pas;
Si votre cœur ne se fait pas entendre,
Monsieur l' Baron, c'est qu' vous n'en avez pas,
Non, Monsieur, non, vous n'en avez pas.

CARLOTTA. Perdue!

LE BARON. Allons, voyons, mon brave homme.

CHARLOT. Oui, n'est-ce pas? et que n'offrez-vous aussi de l'or pour consoler le brave homme qui n'avait pour tout bien que la vertu de son enfant.

CARLOTTA. Mon père!..

CHARLOT. Non, rien! je ne serai jamais le père d'une fille perdue.

CARLOTTA. Grâce!..

CHARLOT. Laisse-moi, tiens! je te...

CARLOTTA. Ah!

CHARLOT. Oui! (*Il pleure.*) Vous êtes des infâmes!

CARLOTTA. Mon parrain!..

CHARLOT. Laissez-moi!

ENSEMBLE.

CHARLOT.

Air de *Nabucco.*

Soyez heureux, contemplez votre ouvrage,
Adieu, je pars frappé cruellement.
Triste et chagrin je retourne au village

Digitized by Google

Leur dire à tous que je n'ai plus d'enfant.
Oui, vous méritez ma colère,
Car pour moi plus de bonheur!
Quand je vous aimais comme un père
Vous venez de briser mon cœur.

CARLOTTA.

Oh! j'ai mérité sa colère,
Car pour lui plus de bonheur,
Il m'adorait comme un père
Et je viens de lui briser le cœur.

GEORGES, LE BARON, ARTHUR, ROSINE.

Oh! je m'explique sa colère,
Car pour lui plus de bonheur!
Quand il l'aimait comme un bon père,
Elle vient de briser son cœur!

(*Charlot sort, le Baron le suit ainsi que les quatre amis de Carlotta; Carlotta soutenue par Rosine entre dans la chambre de gauche; Georges reste seul et pensif.*

SCENE XII.

GEORGES, *seul.* Pauvre Carlotta... et cependant quand je songe à Denise que je n'ai pas été revoir depuis mon retour...

SCÈNE XIII.

DENISE, GEORGES, *ensuite* CARLOTTA.

DENISE, *entrant, à part.* Il est seul!

GEORGES. Denise!

DENISE. Oui, Monsieur!

GEORGES. Vous ici!.. chez mademoiselle Carlotta!

DENISE. Ah! cela vous étonne, moi que vous avez laissée, il y a quatre ans, simple ouvrière, quand vous me revoyez ici, chez mademoiselle Carlotta, vous supposez...

GEORGES. Oh! rien, Denise... je ne suppose rien.. Je vous sais et je vous crois toujours une sage et honnête fille.

DENISE. C'est pour cela que, depuis deux jours que vous êtes à Paris, votre première visite n'a pas été pour moi.

GEORGES. Mais...

DENISE. C'est parce que vous me savez une sage et honnête fille, qui vous a conservé toute son affection, que vous êtes venu offrir la vôtre à Carlotta.

GEORGES. Denise, si vous saviez...

DENISE. Que vous allez devenir son mari.

GEORGES. Quoi!..

DENISE. Oh! je ne vous reproche rien.

GEORGES. Oh! vous avez raison, ne me reprochez pas ma conduite, et écoutez-moi.

CARLOTTA, *sortant de chez elle.* Georges et Denise ensemble! (*Elle se cache.*)

GEORGES. Denise, Dieu m'est témoin que je vous aime comme autrefois; mais depuis le jour où je vous ai quittée, laissant à Paris, vous, que j'aimais, ma bonne mère et ma jeune sœur... pendant quatre ans, vous ne l'ignorez pas, je ne pus faire parvenir à ma famille l'argent qui lui était nécessaire... Ma mère tomba malade... sa fille la soigna, mais les secours leur manquèrent... la misère arriva... la misère, Denise, la misère et la maladie... Personne ne vint en aide à ces deux pauvres femmes... Que dis-je, personne?.. si, une main leur fut tendue...

CARLOTTA. Qu'entends-je?

GEORGES. Cette main, non-seulement soulagea ma mère, mais encore retint ma sœur prête à tomber...

DENISE. Mais qui donc?

GEORGES. Carlotta!.. Denise.

CARLOTTA, *à part, au fond.* C'est le frère!

DENISE. Carlotta..

GEORGES. Oui! c'est à Carlotta, bonne et digne fille, que je dus de revoir ma mère heureuse et bien portante et ma sœur sage et considérée... Eh bien! il y a quinze jours, en revenant à Nantes, j'ai tout appris... et j'ai juré à ma mère, je me suis juré à moi-même, de rendre à Carlotta tout le bien qu'elle m'avait fait. Comment? je l'ignorais... hier seulement le hasard m'a placé ici, chez elle, pour le savoir.

DENISE. Oh! je devine!

GEORGES. Et maintenant, mon devoir...

CARLOTTA, *à part.* Son devoir!.. (*Elle se retire.*)

GEORGES. Mon devoir est de tenir la promesse que j'ai faite.

DENISE. Oui, vous avez raison.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CHARLOT, ANAIS, GRAINDOR, ZÉLIE ET LOULOUTE. (*Elles entourent Charlot.*)

ANAÏS. Non, non, vous ne partirez pas.

GRAINDOR. Je tiens vos paquets.

ZÉLIE. Moi, votre chapeau.

LOULOUTE. Et moi, je fais sentinelle.

CHARLOT. Laissez-moi...

GRAINDOR. Mais quand on vous dit qu'il l'épouse. N'est-ce pas, Monsieur, que vous l'épousez?

GEORGES. Oui... Monsieur!...

CHARLOT. Est-ce vrai?... Dites. . Monsieur...

GEORGES. Je le jure!...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, CARLOTTA.

CARLOTTA *. Et moi je refuse!

* Loulotte, Anaïs, Charlot, Calotta, Georges, Denise, Graindor, Zélie.

Digitized by Google

CHARLOT. Ah!

TOUS. Que dit-elle?

CHARLOT. Comment?... Mais, malheureuse enfant...

CARLOTTA. Parrain? Georges... se sacrifiait pour moi... Pour moi, il renonçait au bonheur d'épouser Denise... qui l'aime... Non... non... Denise, sois heureuse avec lui... Tu l'as mieux mérité que moi...

DENISE. Charlotte!...

CARLOTTA. Moi... je suis venue... paysanne... à Paris... J'étais seule... sans défense... Personne ne m'a tendu la main... Aujourd'hui même... (*Geörges et Denise lui prennent la main.*) Merci, Georges; merci, Denise... Vous, mon parrain... vous me repoussez?... c'est bien...

CHARLOT, *pleurant*. Je te repousse; oui, je te... Parce que... Je sais bien... Elles me l'ont dit, tes amies... Elles m'ont dit que tu avais été entraînée... Que c'était ma faute, à moi... et c'est vrai... je le sens maintenant... Te laisser partir seule... seule, pour ce Paris... Tiens... je pleure...

CARLOTTA. Mon parrain!

Air : *En vérité, je vous le dis.*

CHARLOT.

Je voudrais t' maudire et cependant
Lorsque je me mets à ta place,
J' voudrais aussi te d'mander grâce.

CARLOTTA.

A moi?

CHARLOT.

J'ai perdu mon enfant!

CARLOTTA.

Non, mes torts ne sont à personne.

CHARLOT.

Mais j'aurais dû veiller sur toi,
En attendant que j' te pardonne,
Ma pauvr' Charlott', pardonne-moi,

(*Il se jette dans ses bras.*)

CARLOTTA, *pleurant*. Ah! mon parrain!

ANAÏS. Sacristi, que je suis *émute!*

GRAINDOR. Je sens un pleur dans mon œil!...

CARLOTTA. Demain, je retourne au village avec vous, et je redeviendrai paysanne comme avant.

SCENE XVI.

LES MÊMES, LE BARON, ARTHUR.

LE BARON, *entrant*. Je m'y oppose...

TOUS. Comment?

LE BARON. Je la fais baronne de Néris!...

TOUS. Ah!

CHARLOT. Vous!...

ANAÏS. En voilà une chance!

LE BARON, *à Carlotta*. Carlotta... acceptez-vous?

CARLOTTA, *lui donnant la main*. Ah! Monsieur...

ANAÏS. Elle sera baronne...

GRAINDOR. Et comme dit le proverbe : *Baronne renommée* vaut mieux que ceinture dorée.

CARLOTTA.

Air de *M. Montaubry* (acte Ier.)

(*Au public.*)

Bien que je me marie,
Ah! Messieurs, je vous prie,
En ces lieux, chaque soir,
Venez encor me voir.
Malgré l'humeur jalouse
Du mari que j'épouse,
Il me sera permis
D'accueillir mes amis. (*bis.*)
Ces amis
Qui jadis
Indulgents,
Obligeants,
Se montraient secourables,
Ces amis véritables,
Oui, les voilà.
Prouvez-moi qu'il sont là.

REPRISE ENSEMBLE (Du Ier acte, scène VII.)

Car toujours, nos amours. etc.

FIN.

LAGNY. — Imprimerie de GIROUX et VIALAT.

Digitized by Google